

vice de M. Roux. S'approchant familièrement du docteur, il lui dit d'un air dégagé : " Eh bien ! avez-vous beaucoup d'insurgés ?—Monsieur, lui a répondu sèchement le docteur, il n'y a ici que des blessés." Nous devons ajouter que cette réplique accentuée a fort décontenancé le premier magistrat de Paris. (Corsaire.)

—HISTOIRE ET PHILOSOPHIE MÉLÉES.— Sous la première révolution, MM. les forçats s'occupaient de politique comme sous la seconde. Voici ce que nous trouvons à cet égard dans les *Archives d'un homme de bien* : A la nouvelle de la fermeture du club des Jacobins (les 21 et 22 brumaire 1794) un des ex-pensionnaires de Brest s'écria d'un ton douloureux : "—O mon pays ! voici le moment de déclarer la patrie en danger.—Non pas la patrie, répondit un vrai patriote, mais les grandes routes." (Id.)

—M. Proudhon, représentant du peuple, auteur de la douce maxime : LA PROPRIÉTÉ C'EST LE VOL, a trouvé moyen, dans son journal, de mêler un peu de gaieté à nos tristes préoccupations. M. Proudhon, représentant du peuple, accuse la réaction d'avoir élevé les barricades de juin. Les d'Orléans, selon lui, les Bonaparte et Henri V étaient derrière les pavés du faubourg Saint-Antoine.

Nous qui avons approché les barricades, nous déclarons que nous n'avons vu sur les drapeaux de l'insurrection ni aigles, ni fleurs de lis, ni chapons quasi-légitimes. La devise des bannières n'était pas : Montjoie Saint-Denis ; elle parlait franchement de pillage et d'incendie. L'une de ces bannières portait, écrit en lettres rouges : LA PROPRIÉTÉ C'EST LE VOL.

M. Proudhon, représentant du peuple, avait des plagiaires au delà de la Bastille.

Ce qui est certain, c'est que M. Proudhon, représentant du peuple, montre bien peu de reconnaissance en infligeant aux insurgés ces noms de royalistes et de réactionnaires. Les trente mille hommes des barricades lui avaient sans doute donné leurs trente mille voix, et il les insulte !

Mais, soyons justes. Pour le vigoureux esprit qui a trouvé cette formule : la propriété c'est le vol, tout se transforme, la morale comme la logique. Nous voudrions gager que, dans le décalogue de M. Proudhon, représentant du peuple, l'ingratitude est la plus magnanime de toutes les vertus. (Avenir.)

—On assure que le maire de Paris vient, par un arrêté récent, de décider qu'une statue serait élevée à Mgr. l'archevêque de Paris, et qu'elle serait placée dans la cour de l'hôpital des Quinze-Vingts.

C'est M. l'abbé Fayet, évêque d'Orléans, représentant du peuple, qui doit of-

ficier demain dans la cérémonie funèbre.— L'état de siège durera, dit-on, jusqu'à la fin de la semaine.—Le secret a été levé hier à l'égard de M. E. Girardin. Il est placé sous la juridiction du conseil de guerre.—La nouvelle est arrivée le 2 juillet à Bordeaux que la Biscaye s'était soulevée en faveur de Charles VII.—Il paraît certain que le coup qui a frappé M. l'archevêque de Paris est parti d'un insurgé nommé Manchon, chez lequel on aurait retrouvé un lambeau de la ceinture qui portait le digne prélat.

—La *Gazette du Languedoc* annonce que Cabrera a fait son entrée en Espagne le 24 juin, par le Plade Salibas. Il était suivi d'un de ses aides-de-camp, d'un nombreux état-major et d'une forte escorte de cavalerie. En touchant de nouveau le sol de cette Espagne qu'il avait rempli de ses exploits, Cabrera a éprouvé une vive et profonde émotion. Il s'est retourné, les yeux pleins de larmes, vers ses compagnons d'armes, et aussitôt des cris de vive l'Espagne ! vive le roi ! sont sortis de toutes les bouches.

L'un des aides-de-camp de Cabrera, le brave Gonzalez, a fait quelques pas en ayant ; un cri de : qui vive ! s'est fait entendre. C'étaient les postes de Bocquica qui attendaient l'arrivée de Cabrera. Cabrera s'avance alors ; Bocquica, son ancien compagnon d'exil, se jette dans ses bras en s'écriant : Vive Cabrera ! Ce cri est répété avec enthousiasme par les mille soldats de Bocquica :

" Allons, mes amis, s'est écrié Cabrera, le sort en est jeté ; prouvons à nos ennemis et à l'Europe qu'il n'y a de salut pour notre infortunée patrie que dans le royaume de Charles VI. Marchons ! la victoire nous attend ! " Des cris de ! Vive Cabrera ! vive Charles VI ! éclatent de nouveau. La colonne se met en marche.

—Les murmures qui ont accueilli le nom de M. Carnot ont une signification qu'il est important de saisir. Il ne nous convient point, pour notre compte, de croire qu'ils aient un caractère blessant pour le personnel de ce ministre. M. Carnot n'a rien d'offensant pour les opinions honnêtes, et malgré ses fautes, on rend justice à sa tenue modérée. Mais il appartient à une école qui, à bon droit, reste désormais suspecte aux hommes d'ordre surtout à ceux qui ont le sentiment des périls qu'un enseignement pervers fait courir à la société. Tel est le sens des murmures qui ont éclaté dans l'Assemblée. La France trouve qu'il est temps de s'arrêter dans l'épreuve des doctrines philosophiques dont le dernier mot est le communisme et l'état sauvage. M. Carnot a répondu mal à cet instinct, en donnant à la discipline des collè-

ges un air révolutionnaire peu rassurant pour les familles, et en mêlant aux travaux pacifiques de l'enfance des habitudes militaires peu propres au progrès des études et à la perfection des mœurs. Il faut espérer que tout ce fracas de nouveautés va disparaître, et que le bon sens va reprendre son autorité. Les murmures de l'Assemblée ont donné le signal de ce retour. (Journal des Villes et des Campagnes.)

Voici un article signé d'un nom autrefois illustre : il mérite d'être connu :

" La paix, la paix, la paix, la réconciliation après le combat où, dans un moment de vertige, les frères armés contre les frères ont déployé plus de courage, ont versé plus de sang qu'il n'en aurait fallu pour sauver un de ces peuples opprimés qui appellent à leur aide les héroïques enfants de la France. La paix, la paix ! mais la colère n'est pas la paix ; tout cela, c'est le mauvais reste des passions émuës, la sentence maudite d'une guerre éternelle. Ne donnez pas à ceux dont les noirs complots, les menées infernales ont suscité une collision impie, la joie d'en recueillir le détestable fruit, de nouvelles haines, des dissensions nouvelles, la destruction de la liberté, la renaissance d'un pouvoir tyrannique sous l'apparence menteuse de lois qui ne seraient pas des lois, l'unité nationale brisée par les partis, et au bout la ruine, l'universelle ruine. Fondez l'avenir, le magnifique que tous pressentaient il y a quatre mois à peine, fondez cet avenir saint sur l'oubli d'un passé d'aliénation fatals et de deuil. Hâtez-vous d'effacer les noms funestes de vainqueurs et de vaincus, car jamais les français n'acceptent définitivement le dernier. Des vainqueurs entre des frères ! des vaincus entre des frères ? Non, non ; après le combat, des frères seulement, et des pleurs et des embrassements. Ce n'est pas le sang qui expie le sang ; mais le pardon, mais l'amour.

" Ils triompheraient trop les factieux, les ennemis de la république, qui, depuis son établissement, protégés par elle, travaillent à la renverser ; ils triompheraient trop si on les laissait, continuant leur œuvre, prolonger, envenimer les animosités, accroître les divisions provoquées par eux, les rendre pour long-temps irrémédiables peut-être. Qui ne voit que c'est à ce prix, à ce prix seul qu'ils espèrent régner ? Il leur fallait des cadavres humains pour fonder dessus leur puissance. Ne le disaient-ils pas hautement Vous tous qui voulez l'ordre, dont la république est aujourd'hui l'indispensable condition, ajoutez des haines qui vous coûtent si cher, et sur la tombe même des morts réconciliés, en présence de celui qui a dit : Pardonnez pour qu'on vous pardonne, scellez le pacte d'union où chacun de vous puisera la force nécessaire pour vaincre l'ennemi commun, pour se sauver en sauvant la France." " LAMENNAIS."

La paix ! des frères ! des embrassements !

Quelles paroles, lorsqu'il s'agit d'une guerre dévastateurs mêlés de forçats.

Et puis en regard de ces vainqueurs et de ces vaincus qui vont s'éteindre dans leurs bras avec des larmes, des factieux à maudire !

Il leur fallait des cadavres à ces factieux ! Les factieux sont contents, Contre eux donc la colère, contre eux la vengeance !

Nous ne demandons pas qui sont les fac-